



N° 90/05 - 26 mars 1990

LE PLURALISME ET SES LIMITES DANS LE CORAN ET LA BIBLE

Maurice BORRMANS

"Le pluralisme et ses limites dans le Coran et la Bible", tel est le sujet sur lequel nous sommes invités à méditer ensemble. A bien lire le programme de cette 6^{ème} Consultation Islamo-Chrétienne, il s'agit du pluralisme religieux, puisqu'il est prévu d'envisager sa réalisation "au cours de l'histoire" puis "dans le cadre de l'Etat moderne". Il s'agit là, reconnaissons-le aussitôt, d'une problématique typiquement moderne : l'expression en est nouvelle et suppose déjà que la pluralité des groupes religieux soit une réalité positive qu'il s'agit d'organiser en fonction du bien commun dans le cadre d'un Etat unitaire qui, de par ailleurs, a sa constitution, ses institutions et ses lois. En outre, de quel pluralisme religieux s'agit-il ici ? Celui que beaucoup perçoivent aussitôt entre les grandes religions historiques que le monde connaît aujourd'hui, ou bien celui qui apparaît à l'intérieur même de chacune de ces religions, celui des écoles théologiques, canoniques et spirituelles, très souvent lié au pluralisme des expressions linguistiques et culturelles de l'expérience religieuse ? Il semble bien que le thème à retenir ici soit celui du pluralisme des grandes religions historiques, monothéistes et autres :

Islam, Judaïsme et Christianisme, d'un côté, Hindouisme et Bouddhisme, de l'autre.

Mais a-t-on le droit de poser la question (celle de l'organisation terrestre, juridique et sociologique, du pluralisme religieux) aux religions célestes et à leurs livres sacrés ? Ces religions entendent bien apporter aux hommes un message religieux : le Coran et la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testaments, ne sont-ils pas interrogés par les Croyants, d'abord et avant tout, quant aux questions essentielles qu'ils se posent sur Dieu, l'homme, l'histoire et le cosmos ? Les livres saints ne sont pas des corpus juridiques ni des règlements administratifs, mais bien plutôt des réponses prophétiques aux graves interrogations que se pose l'homme religieux contemporain. Comme le disait un document du Concile Vatican II : "Les hommes attendent des diverses religions la réponse aux énigmes cachées de la condition humaine, qui, hier comme aujourd'hui, troublent profondément le cœur humain : Qu'est-ce que l'homme ? Quel est le sens et le but de la vie ? Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le péché ? Quels sont l'origine et le but de la souffrance ? Quelle est la voie pour parvenir au vrai bonheur ? Qu'est-ce que la mort, le jugement et la rétribution après la mort ? Qu'est-ce enfin que le mystère dernier et ineffable qui entoure notre existence, d'où nous tirons notre origine et vers lequel nous tendons ? (*Nostra Aetate*, n. 1).

C'est pour répondre à toutes ces questions que le message des prophètes est proposé aux hommes. Le Coran, nous semble-t-il, offre à celui qui est ou devient musulman un ensemble de réponses qui constituent, par la suite, le credo de l'Islam et en organisent le culte et la praxis. Les livres de l'Ancien Testament, dans la Bible, et surtout les cinq premiers qui constituent le Pentateuque ou Torah, fournissent aux Juifs le contenu de leur croyance, les règles de leur culte et les détails de leur conduite. Quant aux livres du Nouveau Testament, et plus particulièrement les quatre Evangiles, ils

sont considérés par les Chrétiens comme la partie essentielle de la Bible, à la lumière desquels ils relisent ceux de l'Ancien Testament et d'où ils extraient, à partir de la vie exemplaire et de l'enseignement de Jésus-Christ, mort et ressuscité, la substance de leur foi et les principes de leur morale. Il est donc normal que chaque livre sacré ne s'adresse qu'à ceux qui veulent bien y reconnaître le message ultime que Dieu leur adresse :- il s'y trouve donc peu de place pour y dire la valeur des autres religions et y apprécier la conduite des autres peuples. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le Coran et la Bible ne disent pas grand-chose du pluralisme religieux. Les autres y sont considérés en fonction du message unitaire qui est proposé au croyant.

C'est la structure même de chaque livre sacré et l'universalité du message qu'il offre à tous qui constituent paradoxalement les limites au pluralisme religieux ici envisagé. De quelles limites s'agit-il alors ? Sont-elles culturelles ou théologiques ? Et sont-elles temporaires ou définitives ? Questions qui ne sont pas sans importance pour mieux situer le problème. Après mûre réflexion, nous avons pensé utile développer notre méditation en deux temps. Comment les autres sont-ils considérés dans les livres saints ? Comment y sont-ils nommés ? Comment leur salut individuel y est-il envisagé ? Quels sont les jugements et les comportements qui sont proposés vis-à-vis de leur credo et de leur praxis ? Telle sera la première partie de l'exposé, la deuxième ayant ensuite à en reprendre le contenu pour en préciser les limites, en justifier les exigences et en élargir les perspectives suivant la spécificité de chaque religion.

I. COMMENT LES AUTRES SONT-ILS ENVISAGES ?

Avant de tenter, bien modestement, de décrire comment l'Ancien Testament, le Coran et, le Nouveau Testament envisagent "les autres", c'est-à-dire ceux qui n'adhèrent pas directement et immédiatement au message qui leur est offert, encore faut-il situer ces livres saints dans le cadre historique, à la fois politique, culturel et religieux, où ils apparaissent, interviennent et transforment les êtres et les choses.

Les vingt-quatre livres de la Bible hébraïque (ceux de la Loi ou Torah, ils sont cinq; ceux des prophètes antérieurs et postérieurs, ils sont huit; et ceux des écrits ou hagiographes, et sont onze) auxquels s'adjoignent les livres deutérocanoniques qu'y ajoute la Bible grecque des Septante, représentent un ensemble d'enseignements et de prescriptions, d'histoires et de chroniques, d'hymnes et de prières, qui ont été inspirés à de nombreux auteurs et proposés au peuple juif pendant de très nombreux siècles (en bref, disons de Moïse à Jésus-Christ, soit une période qui s'étend sur treize siècles). Ce peuple y a connu, tour à tour, une fédération instable de tribus, un système royal bien vite divisé en deux États, suivi d'un exil en Mésopotamie, puis plusieurs retours et enfin des autonomies plus ou moins indépendantes en Palestine. C'est en fonction de ces contextes successifs et diversifiés que la Bible, en son Ancien Testament, doit être interprétée quant au sujet ici retenu, car certains de ses textes avaient pour but d'organiser l'existence ou la survie du peuple choisi par Dieu, d'autant plus que le message, la race et la terre s'y voyaient particulièrement liés en forme d'exclusivité pour être, par là, consacrés à Dieu et séparés des autres.

Quand il s'agit du Coran, il est relativement facile de comprendre que, transmis peu à peu au cours d'une période de vingt-trois ans (610-632) en fonction des "causes occasionnelles de la révélation" (**asbâb al-naze** (d'où ses 114 sourates, en partie mecquoises, en partie médinoises), il propose des versets plus ou moins relatifs à l'organisation sociale et politique de la première communauté musulmane, puisque celle-ci se voyait appelée à dépasser les solidarités tribales et les particularismes urbains de l'époque. L'organisation de la société mecquoise devait être remplacée par la "constitution de Médine" dont on trouve quelques principes dans le Coran. Rien donc que de bien naturel si l'on trouve dans le livre saint des Musulmans certains éléments relatifs au thème ici retenu.

Mais quand on considère l'enseignement de Jésus-Christ et la naissance de l'Eglise, communauté de foi, de culte et de charité, dont les textes du Nouveau Testament nous disent comment ils se développèrent (il s'agit des quatre Evangiles bien connus, des Actes des Apôtres, de leurs Lettres, surtout celles de St Paul, et de l'Apocalypse), il convient de se rappeler que la Palestine connaissait alors un statut politique des plus précis : un procureur romain se trouvait à Jérusalem tandis que la Galilée, l'Iturée et Trachonitide et l'Abilène, constituaient des protectorats ou mandats sous contrôle romain indirect. Chacun sait que bien des révoltes juives se succédèrent alors pour culminer avec la prise de Jérusalem par Titus, en 70, puis, de nouveau, par Hadrien, en 134 : bien des Juifs furent contraints à se disperser dans l'Empire et la présence romaine se fit plus évidente en Palestine. C'est dans ce cadre que le message évangélique de Jésus-Christ fut offert aux Juifs puis aux Gentils, c'est-à-dire les autres : il se situe bien au-dessus des luttes politiques et s'adresse à la

conscience de tous; c'est bien à cause de cela que les premières communautés chrétiennes refusèrent de participer aux révoltes juives et furent ainsi obligées à se disperser dans tout le Moyen-Orient.

Ces observations devaient être faites afin que l'on puisse mieux apprécier l'importance relative des livres saints évoqués plus haut. Quand il leur arrive, par des versets clairs ou ambigus, d'avoir à régler certains problèmes socio-politiques, cela semble procéder d'une mission de suppléance, temporaire et limitée, alors que l'essentiel, à savoir le message religieux lui-même, tend à être universel et donc à transcender les particularités (toujours changeantes) de temps et de lieu. Le contexte historique et culturel intervient donc, mais comme cadre et comme appel, afin que le caractère théologique du message s'y adapte et s'y exprime, mais sans jamais consentir à en être le prisonnier.

1. COMMENT LES AUTRES Y SONT-ILS NOMMES ?

Sans prétendre ici à de solides études d'exégèse (le temps nous manque) et tout en tenant compte de ce qui a été dit du contexte spécifique dans lequel les trois messages ont été présentés, on peut tenter les considérations suivantes.

A partir des livres de l'Ancien Testament, il appert que, pour les Juifs, les Fils d'Israël, les autres furent, tour à tour, les Egyptiens, les Cananéens et les Philistins, puis les Assyriens et les Chaldéens, les Perses et les Mèdes, les Grecs (domination des Lagides d'Egypte, puis des Séleucides de Syrie) et les Romains. Au milieu d'eux, les douze tribus d'Israël constituent le peuple choisi par Yahveh, l'Eternel, le Dieu unique et vivant, le Dieu trois fois saint des prophètes : c'est là le peuple par excellence (**gam**) (1 Chr. 17, 21) et les autres nations sont appelées les **goyim**, avec une nuance de mépris. On sait que vis-à-vis de ces nations "étrangères", l'attitude du peuple juif variera suivant les époques de son histoire, passant du nationalisme religieux (période constitutive où Yahveh est un Dieu jaloux) à l'universalisme prophétique (période de l'exil où les prophètes insistent sur la mission de service et de témoignage d'Israël au milieu des nations) pour en revenir à un particularisme juif exacerbé (chez ceux qui, revenus en Judée, développèrent le culte synagoga). Au plan plus strictement culturel, les Juifs sont les circoncis et les autres les incirconcis : la différence est extrême.

Avec le Coran apparaissent des appellations classificatrices qui se justifient d'une manière similaire. Le message s'adresse à tout le monde, "les gens" (**al-nâs**), en "pure langue arabe", mais ceux qui l'accueillent sont les Musulmans, souvent nommés aussi les Croyants : ceux-ci constituent le "parti de Dieu"; et les autres se voient accusés de **kufir** ou de **shirk** : ce sont les infidèles (**kuffâr**) et les associationnistes/polythéistes (**mushrikûn**) qui sont tous "ennemis de Dieu" dès lors qu'ils s'opposent à la prédication. Mais une place à part y est faite aux Juifs et aux Chrétiens, les Banû Isrâ'îl et les Nasârâ, très souvent regroupés sous l'appellation commune de "Gens de l'Ecriture", **Ahl al-Kitâb**.

Le message évangélique, tel qu'il est présenté par Jésus-Christ et précisé par le Nouveau Testament, s'adresse à tous "les hommes de bonne volonté", quelle que soit leur appartenance ethnique, culturelle, politique ou religieuse. Le "royaume de Dieu" est proche, y est-il annoncé, et aucune discrimination n'y est faite : bien plus, les petits et les humbles y ont une place privilégiée. Les autres sont souvent désignés par le terme de "prochain" (**plèsion**) : puisque Dieu est révélé comme étant le Père de tous, celui "qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons" (Mt 5, 45), il est compréhensible que la fraternité y soit affirmée par rapport à tous. De fait, pour Jésus-Christ lui-même, tous les êtres humains lui sont proches : "Jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, rapporte l'Evangile selon St Marc, il dit : Voilà ma mère et mes frères ! Quiconque fait la volonté de Dieu est mon frère, ou ma soeur, ou ma mère" (Mc 3, 32-35). On comprend donc que le Christianisme dépasse ainsi les antiques clivages entre Juifs et Gentils, entre Grecs et Barbares, entre citoyens romains et non-citoyens, pour affirmer avec St Paul qu'il n'y a "plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme, car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus" (Gal 3, 28-29). Et s'il arrive à Jésus d'accuser certaines personnes d'hypocrisie et de maudire pour cela (et l'hypocrisie religieuse est tout autant dénoncée par le Coran), c'est parce qu'elles refusent de se convertir en confondant religion et culte ostentatoire. Mais le commandement fondamental est là : "Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs; ainsi serez-vous fils de votre Père qui est aux cieux" (Mt 5, 44-45); et l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne constituent plus qu'un seul et même commandement.

2) COMMENT LEUR SALUT EST-IL ENVISAGE ?

Si le message des livres saints promet le salut ou le succès à ceux qui l'accueillent et le mettent en pratique, et chacun sait ce qu'il en est pour le Judaïsme, l'Islam et le Christianisme, encore peut-on se demander comment le salut ou le succès des autres, individuel ou collectif, est envisagé, admis et assuré.

Si, pour les Juifs de tous les temps, le salut réside dans la foi au Dieu Unique et dans l'accomplissement de la Loi, la Torah, au risque parfois d'en faire une garantie pharisaïque, il faut également reconnaître que la Bible fait une place aux non-juifs. Le livre de Jonas nous apprend que les païens de Ninive, la capitale assyrienne, ont accueilli l'avertissement du prophète, se sont repentis "par le jeûne, le sac et la cendre" et ont obtenu le pardon divin, reconnaissant ainsi l'universelle seigneurie de Dieu. Le livre de Job, quant à lui, nous enseigne que des saints se trouvent aussi parmi les sages et les justes des nations non-juives : il en fait l'éloge et invite à les imiter. Pour l'Ancien Testament, les princes des peuples, tel Cyrus, le roi des Perses, sont les instruments' de la providence divine. Les psaumes, pour leur part, comprennent bien des appels adressés aux nations pour qu'elles chantent la gloire de Yahveh sans que leur religion soit expressément mentionnée : "Que les peuples te rendent grâce, ô Dieu, que les peuples te rendent grâce tous ! Que les nations jubilent et chantent, car tu juges le monde avec justice, tu juges les peuples avec droiture, sur la terre tu gouvernes les nations" (Ps 67/66, 1-5). Et c'est toute la seconde partie du livre d'Isaïe le prophète qu'il faudrait reprendre et méditer ici : "Non ! la main de Yahveh n'est pas trop courte pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre" (Is 59, 1), car "celui sur qui je jette les yeux, dit Dieu, c'est le pauvre et le cœur contrit qui tremble à ma parole" (Is 66, 2).

Quant au message coranique dont on sait qu'il promet la récompense du Jardin aux croyants fidèles et le châtimement du Feu à ceux qui ont été rebelles à Dieu et à ses prophètes, il propose deux versets qui se répètent et que beaucoup d'auteurs considèrent comme toujours valables, même si d'autres les estiment abrogés parce que le Coran affirme que "la religion véritable aux yeux de Dieu, c'est l'Islam" (3, 19) et que "le culte de celui qui recherche une religion en dehors de l'Islam n'est pas accepté" (3, 85). Il est dit, en effet, que "Ceux qui ont cru (les Musulmans), ceux qui ont adhéré au Judaïsme, les Chrétiens et les Sabéens, - ceux qui ont cru en Dieu et au Dernier Jour et fait oeuvre pie -, auront leur récompense auprès de leur Seigneur. Nulle crainte sur eux. ils ne seront pas attristés" (2, 62; et 5, 69, en forme légèrement différente). Nombre de commentateurs musulmans, anciens et modernes, ont voulu voir en ces deux versets l'affirmation anticipée d'un salut possible pour les non-musulmans, surtout les Juifs, les Chrétiens et les Sabéens, qui sont sincères en leur foi et en leur pratique, ce qui suppose donc qu'on les respecte en leur vie personnelle, familiale et communautaire, d'où la justification du statut de protection (**dhimma**), amorce historique d'un certain pluralisme religieux.

Avec Jésus-Christ, l'annonce de la venue, parmi nous, du "Royaume de Dieu" lui-même transcende toutes les frontières, car c'est le programme des Béatitudes qui en constitue la charte et en garantit l'accès à tous. Combien de fois Jésus ne dit-il pas comme au scribe sincère qui confessait qu'"aimer Dieu de tout son coeur, de toute son intelligence, et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices" (Mc 12, 33) : "Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu" (Mc 12, 34) ? A tous ceux qu'il guérit, délivre ou soulage, il répète inlassablement : "Va en paix, ta foi t'a guéri, ta foi t'a sauvé". Le centurion romain voit sa requête exaucée et son serviteur guéri (Lc 7, 1-10), la Cananéenne de la région de Tyr et de Sidon se fait entendre et sa fille est délivrée de son mal (Mt 15, 21-28), le bon Samaritain est proclamé être le véritable prochain du blessé abandonné sur la route de Jéricho (Lc 10, 29-37) et chacun sait qu'à la Samaritaine rencontrée au puits de Jacob, Jésus confie que désormais "ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... mais l'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité" (Jn 4, 21-23). Et c'est pour être fidèles à un tel enseignement, repris et développé par les Apôtres, que l'Eglise a toujours affirmé la possibilité du salut pour les infidèles de bonne foi, les considérant comme bénéficiaires de son ministère de médiation universelle en Jésus-Christ, car il est évident, pour elle comme pour tous les Chrétiens, que "Dieu veut que tous les hommes soient sauvés" (1 Tm 2, 4).

3) COMMENT SE COMPORTER VIS-A-VIS D'EUX ?

Les réponses à une telle question se présentent en formes variées, d'autant plus que les situations se sont révélées changeantes au cours de l'histoire. Un rapide regard sur les messages

proposés aux Juifs, aux Musulmans et aux Chrétiens semble faire apparaître certaines orientations fondamentales à l'une ou l'autre religion.

L'Ancien Testament a toujours insisté sur l'idée de séparation et de consécration du peuple juif dont les infidélités sans nombre ont justement requis de la miséricorde de Yahveh qu'il lui envoie de multiples prophètes pour lui rappeler sa mission spécifique de témoin de l'Unique. Les livres historiques de cette première partie de la Bible nous parlent beaucoup de guerres et d'anathèmes comme c'était alors le triste usage entre les peuples. L'identité raciale et culturelle a toujours entraîné le refus des mariages mixtes et de toutes les formes de syncrétisme religieux, sous peine de déchéance ou de mort. Tout ceci se manifestait jusqu'au plan des prescriptions alimentaires, des rites de purification et des liturgies séparées. Malgré les perspectives universalistes des prophètes d'après l'exil, le peuple juif a toujours affirmé son identité par la différence sociologique en tous les domaines et a volontiers recouru à la lutte armée pour mieux assurer sa singularité : ainsi en fut-il encore avec l'aventure des Macchabées et la naissance de la dynastie asmonéenne à la fin de la colonisation hellénistique de la Palestine. On peut même dire qu'à titre de symbole, le Temple de Jérusalem, maintes fois détruit et reconstruit, projetait dans son architecture cette volonté de séparation successives et hiérarchisées au-delà du parvis des païens ou Gentils, seuls les Juifs avaient accès, qui au parvis des femmes, qui au parvis des hommes, qui au parvis des prêtres; le Saint des Saints n'était accessible qu'au grand-prêtre.

A bien lire le texte du Coran, on se trouve également devant des versets qui semblent supposer des comportements fort diversifiés. Un constat de coexistence pacifique et résignée est parfois proclamé : "Dis : Ô vous, les infidèles ! Je n'adore pas ce que vous adorez; vous n'adorez pas ce que j'adore. Moi, je n'adore pas ce que vous adorez; vous, vous n'adorez pas ce que j'adore. A vous votre religion; à moi, ma religion" (109, 1-6). Mais d'autres fois la guerre est prescrite et les versets sont nombreux qui donnent l'ordre de combattre les infidèles : "Combattez dans le chemin de Dieu ceux qui luttent contre vous... Tuez-les partout où vous les rencontrerez; chassez-les des lieux d'où ils vous auront chassés. La sédition est pire que le meurtre" (2, 190-191). Il s'agit, sans doute, des chemins de l'Islam, de ceux "qui ont violé leurs serments et qui ont cherché à expulser le Prophète" (9, 13). Il existe cependant d'autres versets qui, traitant des Gens de l'Ecriture, impliqueraient un comportement similaire ou presque : "Combattez, est-il dit encore, ceux qui ne croient pas en Dieu et au Jour dernier, ceux qui ne déclarent pas illicite ce que Dieu et son Prophète ont déclaré illicite, ceux qui, parmi les Gens de l'Ecriture, ne pratiquent pas la vraie religion. Combattez-les jusqu'à ce qu'ils payent directement le tribut, tout en étant humiliés" (9, 29). On sait que d'autres versets témoignent d'une attitude différente, puisqu'il y est dit : "Tu constateras que les hommes les plus proches des croyants par l'amitié sont ceux qui disent : "Oui, nous sommes Chrétiens", parce qu'on trouve parmi eux des prêtres et des moines et qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil" (5, 82). Attitudes contrastées donc, mais volonté constante pour l'Umma musulmane d'être en position singulière et supérieure. N'est-il pas tout autant symbolique et significatif de constater que jusqu'à présent les deux cités de La Mecque et de Médine sont interdites aux non-musulmans ? Là encore l'identité est exprimée par la séparation.

Quand il s'agit du Nouveau Testament où les Chrétiens méditent le comportement et l'enseignement de Jésus-Christ, il est évident que la perspective est toute différente, à cause même de ce qui en a été dit plus haut. La mission de Jésus que l'apôtre Jean reconnaît comme le Verbe de Dieu "qui s'est fait chair et a habité parmi nous" (Jn 1, 14), est d'annoncer à tous ce Royaume des Cieux et des Béatitudes où tous sont appelés à entrer en communion de vie avec Dieu même en le reconnaissant, lui Jésus-Christ, comme Seigneur et Sauveur. C'est pourquoi il rappelle à Ponce Pilate, le procureur romain qui le condamne à être flagellé et crucifié sur l'instigation des Juifs : "Mon royaume n'est pas de ce monde" (Jn 18, 36). Jésus refuse tout recours à l'épée, y compris au moment de son arrestation ("Rengaine ton glaive, dit-il à qui voulait alors le défendre, car tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive", Cr 26, 52), tout comme il refusait d'appeler "le feu du ciel" sur une cité qui ne voulait pas le recevoir (Lc 9, 51-56). Il entend bien que la Loi soit accomplie et que toute justice soit réalisée, mais en purifiant le cœur des hommes et en soumettant les intentions de leur conscience au seul jugement miséricordieux de Dieu lui-même. Le Royaume des Cieux est proposé, il n'est pas imposé, et c'est librement que chacun, quelle que soit son appartenance ethnique ou religieuse, est appelé à y entrer par une conversion authentique. Jésus-Christ s'y fait accueillant à tous, Grecs et Romains, Samaritains et Juifs, pauvres et riches, justes et* pécheurs, pharisiens et publicains, car il s'est fait le "bon Samaritain" de tous, c'est-à-dire leur prochain le plus proche "afin qu'aucun ne se perde de ceux que le Père lui a donnés" (Jn 17, 12). "Venez, dit-il à tous, vous, les bénis de mon Père, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur" (Mt 11, 29). L'essentiel, à ses yeux, est de vivre effectivement le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain, car c'est sur cela que chacun, quelle que soit sa religion, sera jugé au dernier jour : "J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et

vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir... car dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 25, 35-40). Tel est le message de Jésus-Christ qui exige alors des Chrétiens qu'ils soient accueillants à tous, comme leur Maître et Modèle, et rien n'est plus significatif ici, au plan du symbole, que cet accès absolument libre de toute église pour qui veut y entrer et y découvrir les secrets du Royaume : l'identité s'y affirme dans l'offre même de la communion aux valeurs qu'on y vit.

II. COMMENT TENIR COMPTE DES AUTRES TOUT EN ETANT PLEINEMENT SOI-MEME ?

Telle est la question qui se pose enfin tant pour les Juifs que pour les Musulmans et les Chrétiens. Les textes de leurs Ecritures sont là qui les invitent au respect de tous les autres et les obligent à la fidélité totale envers leur propre message. Situation des plus incommodes, car il semble bien que cette fidélité elle-même constitue la limite nécessaire au pluralisme religieux ici envisagé. Le problème est d'autant plus important pour les Musulmans et les Chrétiens que leur message entend bien avoir vocation universelle et vise donc à une certaine exclusivité. Peut-on alors découvrir dans le Coran et le Nouveau Testament d'autres textes qui pourraient inspirer plus ou moins une première conciliation entre la réalité (pluralisme religieux) et le projet (universalisme unitaire) que connaissent les uns et les autres ? On voudrait s'y essayer modestement ici.

1) ISLAM ET PLURALISME

Tout Musulman bien informé de l'enseignement coranique sait y trouver les versets qui proposèrent à la communauté musulmane naissante les premières réponses au problème, alors que l'Islam était encore minoritaire en Arabie. D'une part, les Gens de l'Ecriture (les **Ahl al-Kitâb**) sont reconnus dans leur spécificité et leur existence même semble être un fait acquis, voire définitif. Un verset déjà évoqué a pu servir de justificatif pour l'élaboration ultérieure du statut de **dhimma**. D'autres versets organisent temporairement les recours en justice et les relations socio-juridiques : "Que les Gens de l'Evangile, est-il dit, jugent les hommes d'après ce que Dieu y a révélé... (mais) juge entre ces gens d'après ce que Dieu a révélé (ce discours s'adresse au Prophète); ne te conforme pas à leurs désirs en te détournant de ce que tu as reçu de la vérité" (5, 47-48). Et d'autre part, le Coran affirme solennellement qu'il n'y a "aucune contrainte en matière de religion" (2, 256), ce qui suppose que les communautés religieuses non-musulmanes se voient reconnues et respectées en leur existence, d'autant plus que l'appel à l'Islam se doit de leur être adressé en des formes respectueuses de leur liberté : "Appelle les hommes dans le chemin de ton Seigneur, est-il dit, par la sagesse et une belle exhortation; discute avec eux de la meilleure manière" (16, 125). Toutes choses qui permettent de mieux comprendre, sans doute, toutes les implications d'un autre verset important qui dit : "Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté, mais il a voulu vous éprouver par le don qu'il vous a fait. Cherchez à vous surpasser les uns les autres dans les bonnes actions. Votre retour, à tous, se fera vers Dieu; il vous éclairera, alors, au sujet de vos différences" (5, 48). N'y aurait-il pas, dans ces versets, les prémisses d'une réponse à la question ici posée, qui permettrait de dépasser ou d'effacer ce qu'auraient de trop abrupt ou de trop discriminatoire certains autres versets évoqués plus haut ? Une interprétation renouvelée n'est-elle pas souhaitable en fonction même de situations qui connaissent aujourd'hui Musulmans et Chrétiens en de nombreux pays du globe ?

2) CHRISTIANISME ET PLURALISME

Du côté chrétien, il est relativement facile de trouver dans l'exemple et l'enseignement de Jésus-Christ les principes directeurs d'un respect des autres, y compris au plan religieux, et donc d'une autonomie réelle des autorités responsables de la cité terrestre, quand il s'agit du bien commun de celle-ci. S'agissant de payer les impôts, chacun sait que Jésus répondit alors à ceux qui voulaient le mettre dans l'embarras : "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu" (Mt 22, 15-22; Mc 12, 13-17; Lc 20, 20-26). Et St Paul rappelle dans sa Lettre aux Romains : "Que chacun se soumette aux autorités en charge. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu... Rendez à chacun ce qui lui est dû : à qui l'impôt, l'impôt; à qui les taxes, les taxes; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur" (Rm 13, 1-7). De ces textes et de bien d'autres, les Chrétiens ont toujours déduit qu'il ne fallait pas confondre les pouvoirs : ne jamais accepter que César (c'est-à-dire l'Etat) se prenne pour Dieu et exige un culte quelconque (et des millions de martyrs chrétiens ont témoigné, au cours de l'histoire, de cette volonté de n'adorer que

Dieu seul), •ne jamais accepter que Dieu soit confondu avec César et qu'une théocratie quelconque, fût-elle la plus sainte, prétende réaliser sur terre, aujourd'hui et maintenant, ce Royaume de Dieu que Jésus-Christ lui-même nous a promis pour la fin des temps, en réalisation plénière et définitive. Certes, ce Royaume est déjà là et les Chrétiens estiment à bon droit qu'il existe "en germe et en commencement" dans cette famille spirituelle qu'est l'Eglise, l'Assemblée des Saints, où ils se savent unis à Jésus-Christ et à tous les hommes de bonne volonté qui sont en quête de la face de Dieu : ils y voient l'oeuvre de l'Esprit Saint dont le seul désir est que tous et toutes fassent enfin retour à Dieu, pour le louer et le glorifier dans la variété des dons reçus.

3) BIBLE, CORAN ET PLURALISME

Au-delà ou en-deçà des textes précis qui permettent aux Musulmans et aux Chrétiens d'envisager certaines formes relatives de pluralisme religieux, il nous semble que leur commune vision des rapports de l'homme et de Dieu pourrait y ajouter un climat monothéiste et personnaliste solidaire. Les uns et les autres, en effet, reconnaissent et proclament que l'homme a été créé par Dieu, qu'il en a reçu le souffle et, par là-même, les multiples dons de l'intelligence, de la volonté et de la liberté. Les textes abondent, tant dans la Bible que dans le Coran, en faveur de cette dignité essentielle de tout être humain : que l'homme soit reconnu par les Musulmans comme vicaire-régent (calife) de son Seigneur sur terre pour y être témoin parmi les êtres, ou proclamé par les Chrétiens comme étant un fils adoptif qui se doit d'aimer et de servir tous ses frères en Jésus-Christ, il s'agit toujours de correspondre librement aux propositions de Dieu et de les réaliser aussi intelligemment que possible.

Le Coran ne dit-il pas souvent : "Que celui qui le veut croie donc, et que celui qui le veut soit infidèle" (18, 29). Et au Prophète, il y est rappelé que "Si ton Seigneur l'avait voulu, tous les habitants de la terre auraient cru. Est-ce à toi de contraindre les hommes à être croyants alors qu'il n'appartient à personne de croire sans la permission de Dieu ?" (10, 99-100). Versets significatifs qui renvoient à cette réalité : les hommes sont libres de leur choix, la mission des prophètes se heurte à ce mystère de la liberté humaine et, en fin de compte, tous sont renvoyés à cet autre grand mystère de la libre volonté de Dieu.

Il en est de même pour les Chrétiens à qui Jésus-Christ rappelle, à travers de nombreuses paraboles, qu'il faut laisser grandir ensemble le bon grain et l'ivraie, que la moisson du Royaume dépend de la variété des sols et de la qualité des eaux, comme aussi des saisons successives, et que nul enfin ne saurait jamais dire "qu'il est ici ou là". C'est pourquoi il dit à ses Apôtres : "Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés" (Ac 1, 7). Pour lui, le temps des hommes semble être, du même coup, celui de la patience de Dieu. St Pierre le dira dans ses premières prédications "Qu'ainsi le Seigneur fasse venir le temps du répit" (Ac 3, 20).

"Le temps du répit", de l'attente, de l'espérance : le fondement ultime d'un commun respect de la diversité des communautés spirituelles et d'un harmonieux pluralisme religieux ne réside-t-il pas en cette patience même de Dieu qui respecte les temps et les saisons, et prépare ainsi lentement la venue de son Royaume ou l'adhésion à sa Loi ? Sa providence s'occupe des justes et des pécheurs et sa bonté s'exerce envers tous les hommes, quelle que soit leur appartenance religieuse, parce qu'il espère qu'ils se convertiront tous à sa volonté et reconnaîtront un jour sa Seigneurie. Voilà pourquoi le non-croyant est, par lui, aimé et attendu, tout comme le croyant est, par lui, aimé et remercié. Qui plus, Jésus-Christ dit même aux Chrétiens qu'il y a "plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui sont demeurés fidèles" (Lc 15, 1-7). Musulmans et Chrétiens peuvent donc considérer ensemble cette patience de Dieu comme étant à la racine même de tout pluralisme religieux à organiser et à respecter, selon la variété des cultures, des pays et des moments de l'histoire. Sauront-ils, eux aussi, être patients ?

Le Coran dit à son destinataire : "Conforme-toi à ce qui t'est révélé. Sois patient, jusqu'à ce que Dieu juge. Il est le meilleur des juges" (10, 109), et lui redit encore : "Sois patient ! Ta patience vient de Dieu" (16, 127). Quant aux Chrétiens, le Nouveau Testament leur demande de pratiquer, encore et toujours, la charité envers tous, hommes et groupes : "Ne vous surestimez pas plus qu'il ne faut vous estimer, mais gardez de vous une sage estime, chacun selon le degré de foi que Dieu lui a départi" (Rm 12, 3). "Laissez venir le Seigneur, c'est lui qui éclairera les secrets des ténèbres et rendra manifestes les desseins des coeurs. Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui revient" (1 Co 4, 5).

CONCLUSION

Ainsi donc il apparaît bien que la Bible et le Coran ont peu à nous dire quand s'agit d'organiser le pluralisme religieux dans la cité des hommes. Comme il fallait s'en douter, l'Ancien Testament pour les Juifs, le Coran pour les Musulmans et le Nouveau Testament pour les Chrétiens sont, avant tout, des messages religieux qui entendent révéler à tous certains aspects du mystère de Dieu et de l'homme et, par suite, le sens supérieur de l'histoire et du cosmos. La Bible et le Coran ne s'intéressent aux autres que dans la mesure où ils ont à proposer une "lecture" juive, musulmane ou chrétienne des autres religions, puisque Juifs, Musulmans et Chrétiens entendent bien constituer, pour leur compte, une forme universelle du véritable et unique monothéisme. C'est pourquoi il a paru utile d'explorer les diverses dimensions de ce "rapport aux autres" que l'Ancien Testament, le Coran et le Nouveau Testament n'ont pas manqué de décrire dans le cadre historique de leur élaboration ou de leur transmission. On a pu voir ainsi comment les autres étaient nommés, comment leur salut était envisagé et comment les comportements des uns et des autres devaient traduire concrètement ce regard théologique jeté sur les autres. On a pu observer un certain parallélisme des situations et des réponses entre l'Ancien Testament et le Coran quant à l'organisation socio-juridique des rapports avec les autres, tandis que le Nouveau Testament semble garantir aux Chrétiens une grande liberté d'invention par rapport à cette même organisation.

Une réflexion plus approfondie et une méditation plus spirituelle de certains versets fondamentaux du Coran lui-même comme du Nouveau Testament font apparaître cependant de nouvelles perspectives. D'une part, les réponses précises que fournissent l'Ancien Testament et le Coran seraient à réinterpréter et à relativiser en fonction du contexte historique de leur transmission : il se serait alors agi d'une mission de suppléance, temporaire et limitée. D'autre part, ces versets fondamentaux pourraient constituer les principes généraux d'une évaluation moderne des nouveaux rapports à organiser entre les groupes religieux de manière à garantir un pluralisme authentique, égalitaire ou hiérarchisé, dans le cadre de l'Etat moderne qui se doit de garantir à tous ses citoyens le respect des Droits de l'Homme auquel il s'est engagé devant tous et, parfois, devant Dieu lui-même. C'est dans ce cadre renouvelé que les Croyants de toutes les religions, et plus particulièrement les Juifs, les Musulmans et les Chrétiens, pourraient "chercher à se surpasser les uns les autres dans les bonnes actions" comme les y invite le Coran (5, 48) et à s'aimer les uns les autres "non point en parole ni par la langue, mais en acte et en vérité... puisque l'amour est de Dieu et que quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu", comme les y invite le message de Jésus repris par St Jean, le disciple qu'il aimait tant (1 Jo 3, 18; 4, 7).

